

'En relisant certaines notes, et autres écrits, abordons « Quelques réflexions sur la couleur »

Alain ASSÉMAT

Il faut savoir se départir des habitudes; nous ne pousserons pas, cette fois-ci, la porte du musée, pour notre entretien coutumier avec nos fidèles lecteurs de la revue « Arts Pff ». Non pas par manque d'expositions à faire partager, une splendide exposition « Picasso » se tient à Montpellier jusqu'à fin septembre, mais de récentes lectures sur le sujet m'ont amené à me replonger dans « la couleur », les couleurs devrait-on dire.

En effet, l'intérêt de ces textes, m'a ramené quelques cinquante ans en arrière, lorsqu'étudiant à l'école des Beaux Arts de Toulouse, un vieux professeur - mais à 20 ans on a tôt fait de classer un quadra dans le 3^e âge - savait captiver son auditoire, lorsqu'il abordait ce thème coloré, en émaillant ses cours, de références que nous n'attendions pas à ce niveau d'enseignement. Quand il nous expliquait par exemple, que le bleu pouvait provenir du lapis-lazuli ou de la guède (le pastel) qui se cultivait entre autre, dans le Lauragais tout proche, il n'hésitait pas à y adjoindre des concepts parfois truculents, historiques, mystiques, symboliques, générationnels, sociétaux, comportementaux, et d'autres encore...

Ceci m'a donc incité à feuilleter de vieilles notes, d'anciens photocopiés (disait-on à cette époque), enrichies de lectures plus contemporaines, et vous faire partager sommairement cette approche des couleurs sous un angle historico-sociétal un peu particulier.

« A force de les avoir sous les yeux, on finit par ne plus les voir. En somme, on ne les prend pas au sérieux », disait-il en introduction. « Erreur ! », corrigeait-il aussitôt, débordant d'arguments !

Les couleurs ne sont pas si anodines, bien au contraire. Elles véhiculent des codes, des tabous, des préjugés auxquels nous obéissons sans le savoir, et les peintres et autres teinturiers, peut-être plus que quiconque ! Elles possèdent des sens variés qui influencent profondément notre environnement, nos comportements, notre langage et, aussi, notre imaginaire.

Les couleurs ne sont pas immuables, ont une histoire mouvementée qui remonte à la nuit des temps

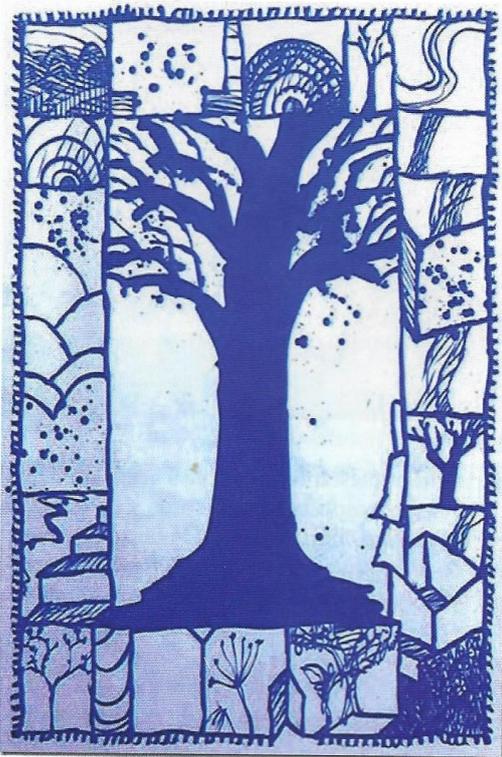
qui a laissé des traces jusque dans notre vocabulaire. Ce n'est pas par hasard si nous « voyons rouge », « rions jaune », « sommes verts de peur » ou « bleus de colère », « devenons blanc comme un linge », ou encore, « nous nous faisons un sang d'encre »...

Par exemple, dans la Rome antique, les yeux bleus étaient une disgrâce, voire pour une femme, un signe de débauche; les temps changent ! Au Moyen Âge, la mariée était en rouge, mais aussi les prostituées. On le devine déjà, les couleurs en disent long sur nos ambivalences. Au fil du temps, la religion les a mises sous sa domination, la science s'en est mêlée, débordant sur la philosophie - onde ou particule ? - lumière ou matière ? La politique aussi s'en est emparée, les rouges et les bleus n'ont pas toujours été ceux que l'on connaît, et aujourd'hui, nous sommes toujours lestés par cet étrange héritage.

Les couleurs sont fantasmagoriques et ne se laissent pas facilement enfermer dans des catégories.

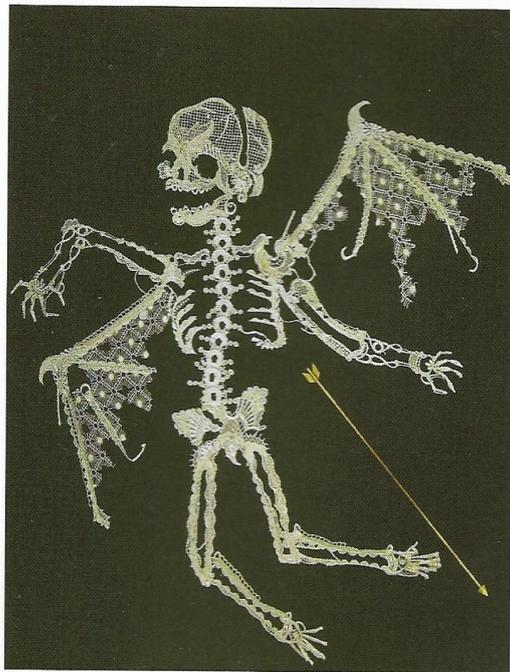
Une question basique : combien sont-elles d'ailleurs ? Les petits enfants en nomment spontanément quatre. Aristote en acceptait six; et par une « intelligente découverte » de Newton (1642-1727) et son spectre des couleurs, précédé en cela par Grimaldi (1618-1663) qui réalisa la première expérience de décomposition de la lumière, on a décrété qu'il y en avait sept officielles. Par postulat, pour notre entretien, nous en retiendrons six principales.

Favori de nos contemporains parce qu'il sait se faire consensuel, il y a le **bleu**; **Illustration** *L'arbre bleu. L'artiste Pierre Alechinsky, dans le cadre du projet des « Murs peints de l'an 2000 », a peint une immense fresque sur la façade d'un immeuble du 5^e arrondissement de Paris, à l'entrée du quartier Mouffetard-Contrescarpe.*



Pierre Alechinsky - « Arbre bleu 2000 »

Puis, un tantinet orgueilleux, **le rouge**, assoiffé de pouvoir, maniant le sang et le feu, la vertu et le péché. Voici le blanc virginal, habillant **les anges et les fantômes**, celui de l'abstention et de nos nuits sans sommeil. Le jaune des blés, un peu complexé



Broderie de Sandrine Pelletier

mal à l'aise dans son statut, a été longtemps marqué du sceau de l'infamie. De mauvaise réputation lui aussi, vient le vert trompeur, roublard, roi du hasard, porte malheur théâtral et des amours infidèles.

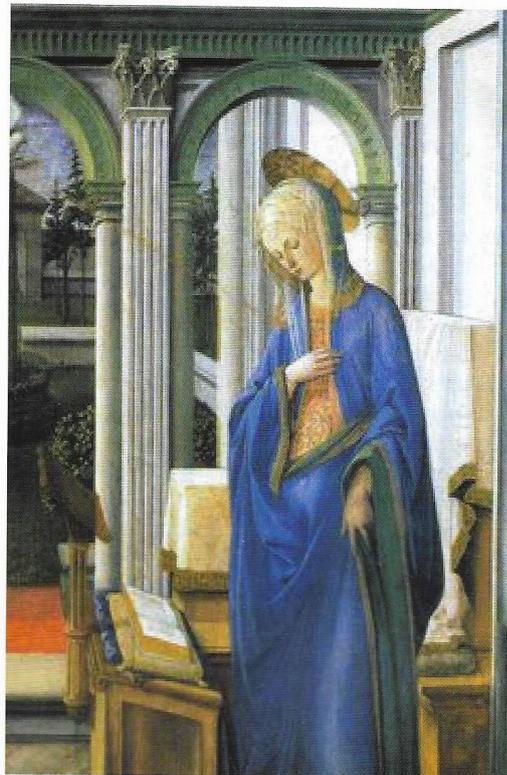
Enfin, jouant un double jeu, le noir, somptueux, arrogant dans l'élégance mais contrit dans l'austérité.

Dans un premier temps, pour des raisons d'espace d'écriture dans la revue, nous colorierons avec les trois premières.

Il conviendra ensuite d'aborder les trois autres (jaune, vert, noir) ainsi qu'un deuxième niveau, des seconds couteaux, dira-t-on : rose, violet, orangé, marron et un peu à part, le gris. Remarquons que ces cinq « demi-couleurs » portent des noms de fruits et de fleurs. La « valetaille » suit derrière : interminable défilé des nuances, on va trouver les lilas, grège, magenta, sable, ivoire, pivoine, lie de vin... et pour notre quiétude, ne plus compter, chaque jour la chimie en invente de nouvelles.

Le bleu : la couleur qui ne fait pas de vague (sans jeu de mot pour les mers et océans : bleus, gris, verts, noirs...).

Discipliné, docile, son caractère consensuel l'a stasisé, devenant la couleur préférée des Français et des Européens.



Filippo Lippi - « Annonciation »

En Occident, il est devenu le garant des conformismes et règne sur les « jeans », les « bleus de travail », on lui a même confié les drapeaux de l'Europe et de l'ONU. Longtemps mal aimé - il n'est pas présent dans les grottes - et dans l'antiquité, à l'exception de l'Égypte pharaonique, il n'était pas considéré comme une couleur. Difficile à fabriquer il faut chercher là, en partie, le désintérêt; cette situation va perdurer jusque au haut Moyen Âge, les couleurs liturgiques d'alors l'ignorent superbement, laissant des traces encore visibles aujourd'hui, la couleur bleue reste, à cette époque, absente du culte catholique. Il faudra attendre les XII^e et XIII^e siècles pour voir sa promotion; le Dieu des chrétiens devenant un Dieu de lumière!



Déesse Nekhbet

On peint alors les ciels en bleu, qui auparavant étaient noirs, rouges ou dorés, les coupes des cathédrales révèlent cet état; c'est alors l'expansion du **culte marial**; la vierge habitant le ciel, on la revêt de vêtements bleus. Vers 1130, quand l'abbé Suger (1081-1151), (on prononce Sugé), fait reconstruire l'église abbatiale de Saint-Denis, pour dissiper les ténèbres, il souhaite mettre partout de la couleur, le bleu va se retrouver dans les vitraux. Après cette réussite, la couleur va gagner les vitraux d'autres monuments religieux, Le Mans, Vendôme, Chartres, la Sainte Chapelle... Les hommes d'église deviennent de grands coloristes, mais pas tous; comme Suger, qui pense que la couleur est lumière, il y a les « chromophiles » et à l'opposé les « chromophobes » tel Bernard de Clairvaux (1090-1153) pour qui la couleur est matière, vile et abominable, et dont il faut en préserver l'église car elle pollue le lien que moines et fidèles entretiennent avec Dieu.

Avec cette attirance pour le bleu, l'économie se ressaisit, la culture du pastel devient industrielle à tel point que les marchands de garance, plante qui donne le colorant rouge, sont furieux et inquiets.

A la fin du Moyen Âge, la vague moraliste qui va provoquer la Réforme n'épargne pas les couleurs;



Rembrandt - « La leçon d'anatomie »

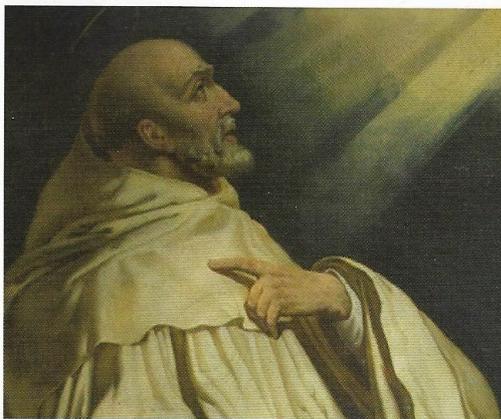
la **palette protestante**, sobre, va s'articuler autour du blanc, du noir, du gris, et du brun. Comparez les œuvres de Rembrandt (1606-1669), peintre calviniste qui a une palette très retenue faite avec des camaïeux, et Rubens (1577-1640), catholique à la palette très colorée.

L'exemple le plus frappant reste Philippe de Champaigne (1602-1674) aux toiles colorées tant qu'il est catholique, (**La fuite en Égypte**) et se font plus austères, (**Saint Bernard**) lorsqu'il se rapproche des jansénistes.

De plus, on importe massivement, l'indigo des Antilles et d'Amérique centrale, au pouvoir colo-



Philippe de Champaigne - « La fuite en Égypte »



Philippe de Champaigne - « Saint Bernard »



Bleu horizon des poilus

rant supérieur pour un prix de revient moindre, car fabriqué par les esclaves. En 1850, grâce à Lévi-Strauss (1829-1902), le jeans va propulser encore un peu plus cette couleur. Celle-ci ne choque pas, très consensuelle, calme, atténuée.

La politique aussi s'empare des couleurs. En France le bleu fut la couleur des républicains, s'opposant au blanc des monarchistes, et au noir du parti clérical. Petit à petit il va glisser vers le centre, se laissant déborder sur sa gauche par le rouge socialiste (qui deviendra rose) puis le rouge communiste (qui lui, le restera). Chassé vers la droite, après la Première Guerre mondiale, le bleu devient conservateur (c'est « la chambre bleu horizon »), il l'est encore de nos jours. Nos **poilus** n'ont-ils pas troqué leur pantalon rouge garance, trop repérable, pour un uniforme bleu clair après l'hécatombe des premiers mois de combat dès l'été 1914.

Plus près de nous, un artiste, **Yves Klein** (1928-1962), dépositaire d'un bleu particulier, (en 1960, il fait breveter la formule de l'IKB. Un bleu profond,

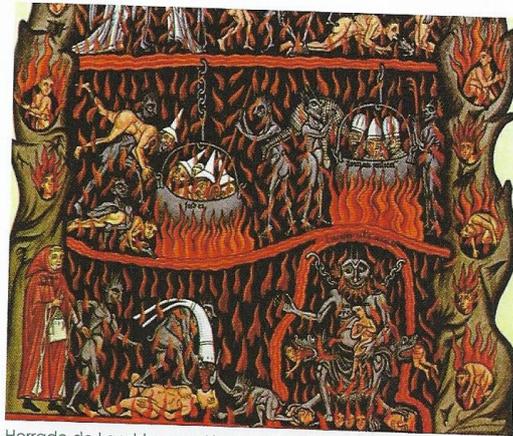


Yves KLEIN - « Grand cannibalisme bleu »

outremer saisissant, à la fois mat et brillant né du mélange d'une résine synthétique au pigment bleu), va s'attacher à l'aspect spirituel autant que physique. Pour lui, la peinture est affaire de méditation, affaire d'« immatériel ». Elle échappe à l'espace de la vie quotidienne, pour ouvrir celui de la réflexion.

Plus subjectivement, et sans engagement, aujourd'hui, quand les gens affirment aimer le bleu, cela signifie peut-être qu'ils souhaitent inconsciemment être assimilés à des gens sages, sûrement un peu conservateurs, ceux qui restent sur leur réserve, voulant peu se dévoiler.

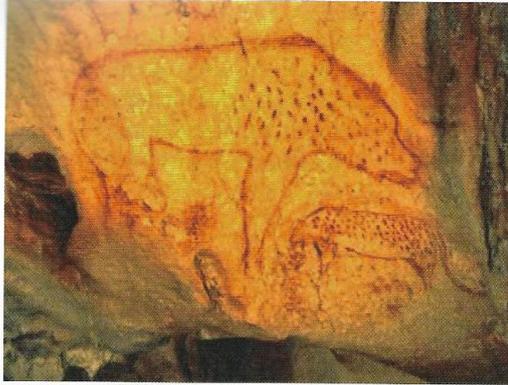
A force d'omniprésence et de consensualité, le bleu est à nouveau redevenu une couleur discrète ; la plus raisonnable de toute ?



Herrade de Landsberg - « L'enfer dans l'hortus deliciarum »

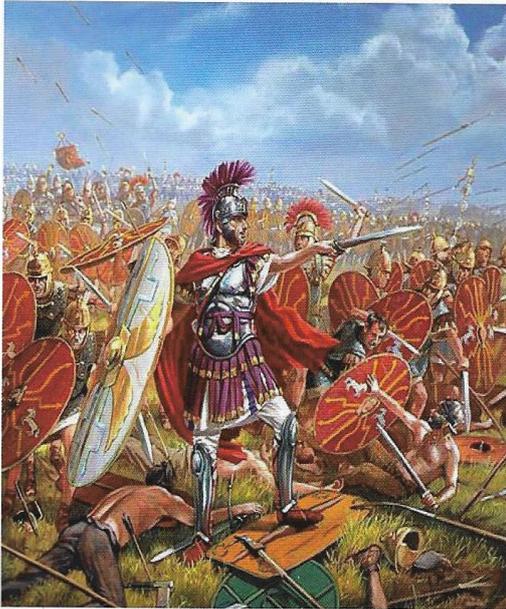
Le rouge : le feu et le sang, l'amour et l'enfer.

Avec lui, on ne fait pas vraiment dans la nuance. Contrairement à ce timoré de bleu, le rouge, lui, est une couleur orgueilleuse, pétrie d'ambitions et assoiffée de pouvoir, qui veut se faire voir et en imposer aux autres. Mais il y a une face cachée du rouge, un mauvais rouge (comme on dit un mauvais sang) qui, au fil du temps, a fait quelques ravages, un méchant héritage plein de violences, de fureurs, de péchés et de crimes. Cette couleur là cachant sa duplicité, reste fascinante comme les flammes de l'enfer. Parler de couleur rouge, est presque un pléonasme ! D'ailleurs certains mots, tels *coloratus* en latin ou *colorado* en espagnol, peuvent signifier à la fois, « rouge » et « coloré ». Dans le système chromatique de l'antiquité, qui tournait autour de trois pôles, le blanc représentait l'incolore, le noir était grosso modo le sale, tandis que le rouge était « la couleur », la seule digne de ce nom. Pourquoi le rouge s'est imposé ? Est-ce simplement parce qu'il attire l'œil, d'autant qu'il est peu présent



Bestiaire grotte Chauvet

dans la nature. Très tôt l'homme a su maîtriser les pigments rouges, en peinture, comme en teinture. Dès moins 35 000 ans, l'art pariétal paléolithique utilise le rouge, obtenu à partir de la terre ocre-rouge, voir le **bestiaire** de la grotte Chauvet. Puis au néolithique, on a exploité la garance, cette herbe aux racines tinctoriales, présente un peu partout. Ensuite l'homme s'est servi de certains métaux, oxyde de fer, sulfure de mercure... La chimie du rouge a donc été très précoce, donnant à cette couleur, la force de l'attractivité.

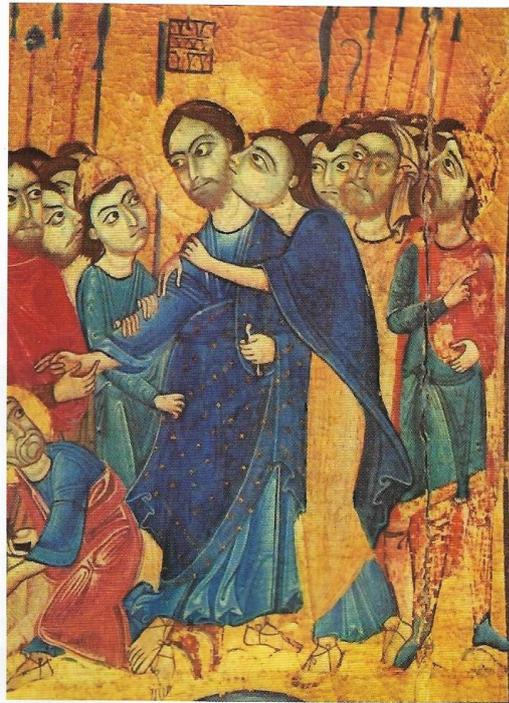


Centurions romains

Dans l'antiquité déjà, le rouge est admiré et on lui confie les attributs du pouvoir ceux de la religion et de la guerre. Le dieu Mars, les **centurions romains**, certains prêtres et notables... tous sont vêtus de rouge. Cette couleur va s'imposer parce qu'elle renvoie à deux éléments, omniprésents dans toute son histoire, le feu et le sang. Considérés positivement ou négativement, ces éléments donnent quatre

pôles autour desquels le christianisme a formalisé une symbolique forte qui perdure aujourd'hui. Dans ce contexte, le rouge feu, est la vie, l'Esprit saint, les langues de feu régénératrices sur les apôtres ; mais c'est aussi la mort, l'enfer, les flammes de Satan consumant et anéantissant. Le rouge sang, c'est celui versé par le Christ, la force du sauveur, sanctifiant et purifiant. C'est aussi la chair souillée, les crimes (de sang), le péché et les impuretés de tous les tabous bibliques.

Dans le monde des symboles et particulièrement des couleurs, tout est ambivalent. Chacune se dédouble en deux identités opposées. Les tableaux représentant **la scène du baiser**, par exemple, montrent souvent Judas et Jésus comme deux personnages presque identiques, avec les mêmes vêtements, comme s'ils étaient les deux pôles d'un même aimant.



Anonyme - « Le baiser de Judas »

Dans l'ancien testament, le rouge y est associé tantôt à la faute et à l'interdit, tantôt à la puissance et à l'amour. Dans la Rome impériale, c'est surtout au pouvoir qu'est agrégée la couleur rouge, celle fabriquée avec la substance colorante du murex, un coquillage rare récolté en Méditerranée ; il reste alors réservé à l'empereur et aux chefs guerriers. Au Moyen Âge, les gisements de murex épuisés, on va se rabattre sur le Kermès, ces œufs de cochenilles, parasitant les feuilles de certains chênes. Sa récolte laborieuse et sa fabrication très coûteuse, donnent cependant un rouge solide, splendide et

surtout très lumineux. Tandis que les seigneurs bénéficient toujours d'une couleur de luxe, les paysans doivent se contenter du rouge garance à la teinte moins soutenue, bien moins éclatante. A partir des XIII^e et XIV^e siècles, le pape, jusqu'alors voué au blanc, endosse le rouge, ainsi que les cardinaux, signifiant en cela que ces éminents personnages, sont prêts à verser leur sang pour le Christ...

Prenons le « *Petit chaperon rouge* » ; dans toutes les versions du conte (la plus ancienne date de l'an mille), la fillette est en rouge. Plusieurs thèses s'affrontent (l'enfant en rouge est plus repérable, le sang allait couler...) Ou simplement une thèse plus sémiologique, autrement dit la description spécifique de systèmes de signes particuliers, un enfant rouge porté un pot de beurre blanc à sa grand-mère vêtue de noir, avec ici, les trois couleurs de base du système ancien, que l'on retrouve dans d'autres contes : Blanche-Neige, reçoit une pomme rouge d'une sorcière en noir. Le corbeau noir lâche son fromage - blanc - dont se saisit un renard - rouge...

Ces codes symboliques revenant toujours ont eu des conséquences pratiques. Voyez les teinturiers qui en ville avaient pour certains une licence pour le rouge (avec l'autorisation de teindre aussi en jaune et en blanc) ; et pour d'autres, une licence pour le bleu (ayant aussi le droit de teinture pour le vert et le noir). On ne sort pas de sa couleur sous peine de procès, d'ailleurs les artisans du rouge et ceux du bleu vivent dans des rues séparées, cantonnés dans des faubourgs tant leurs officines empuantissent l'air. Les conflits sont parfois violents, s'accusant réciproquement de polluer les rivières.

Couleur des « papistes », le rouge devient « immoral » aux yeux des réformateurs protestants. Ils se réfèrent à un passage de l'Apocalypse où saint Jean raconte comment, sur une bête venue de la mer, chevauchait la grande prostituée de Babylone vêtue d'une robe rouge. Il est temps donc de chasser le rouge du temple ! A partir du XVI^e siècle, les hommes ne s'habillent plus en rouge, excepté cardinaux et membres de certains ordres de chevalerie ; les choses s'inversent. Si au Moyen Âge le bleu était plutôt féminin, (en référence à la vierge) et le rouge masculin (signe du pouvoir et de la guerre), désormais, le bleu, plus discret devient masculin, et le rouge glisse vers le féminin. La trace est restée : bleu pour les bébés garçons, rose pour les filles... Le rouge restera aussi la couleur de la robe de mariée jusqu'au XIX^e siècle, car le jour du mariage on revêt son plus beau vêtement, le plus éclatant. Ambivalence encore, longtemps les prostituées ont

eu obligation de porter, afin qu'on les distingue des autres femmes, une pièce de vêtement rouge, et pour la même raison, on mettra une lanterne rouge à la porte des maisons closes.

En octobre 1789, l'Assemblée constituante décrète qu'en cas de trouble, un drapeau rouge sera placé aux carrefours pour signifier l'interdiction d'attroupement. Ce fameux **drapeau rouge**, « *teint du sang des martyrs* » suite à la fusillade du Champs-de-Mars le 17 juillet 1791, va devenir l'emblème du peuple opprimé et de la révolution en marche. Il a même failli devenir notre emblème national ; c'est Lamartine qui sauvera notre drapeau tricolore. Membre du gouvernement provisoire il déclare : « *Le drapeau rouge est un pavillon de terreur qui n'a jamais fait que le tour du Champs-de-Mars, tandis que le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie* ».

La Russie soviétique l'adoptera en 1918, la chine communiste en 1949...



Centurions romains

En occident, le rouge indique aussi la fête : Noël, le luxe, le spectacle (théâtres et opéras en sont ornés, le rideau rouge, les sièges...souvent associé au doré d'ailleurs, renforçant l'idée de luxe).

Ensuite, plus le bleu va progresser, plus le rouge régresser, surtout dans notre environnement quotidien, malgré l'appropriation par la femme un peu plus tard, en cosmétique : rouge à lèvres, fond de teint, vernis à ongle... Cependant, la symbolique a perduré : panneaux d'interdiction, feux rouges, téléphone rouge, alerte rouge, carton rouge, la Croix-Rouge, tout cela dérivant de la même histoire, celle du feu et du sang.

Le blanc : partout il dit la pureté et l'innocence.

« *Le blanc ? Mais ce n'est pas une couleur entend-on souvent dire* » ; ce cliché-là a la vie dure, car de tout temps il fut l'objet d'une incroyable intransigeance. On n'est jamais content de lui, on lui demande tou-

jours davantage, on le veut « *plus blanc que blanc* » ! Et pourtant cette couleur, sans doute la plus ancienne, est celle qui porte depuis bien des temps, les symboles les plus forts, les plus universels, nous parlant de l'essentiel : la vie, la mort... Est-ce une question sacrilège que de se demander si le blanc est vraiment une couleur ? Pour nos lointains ancêtres, le blanc était une vraie couleur, et même l'une des trois du système antique, au même titre que le rouge et le noir. Quelques parois grisâtres des grottes paléolithiques montrent l'utilisation de matière crayeuse, la statuaire grecque ou romaine au marbre blanc, est omniprésente dans les musées et au Moyen Âge on ajoutait du blanc sur le parchemin beige-ocré des manuscrits enluminés. C'est en faisant du papier le principal support des textes et des images que l'imprimerie a introduit une équivalence entre l'incolore (le sans couleur) et le blanc, ce dernier se voyant considéré comme le degré zéro de la couleur. Aujourd'hui dans notre vocabulaire, le blanc reste associé à l'absence, au manque : une page blanche, une nuit blanche (sans sommeil), une balle à blanc, un chèque en blanc, ou encore « avoir un blanc ! ».



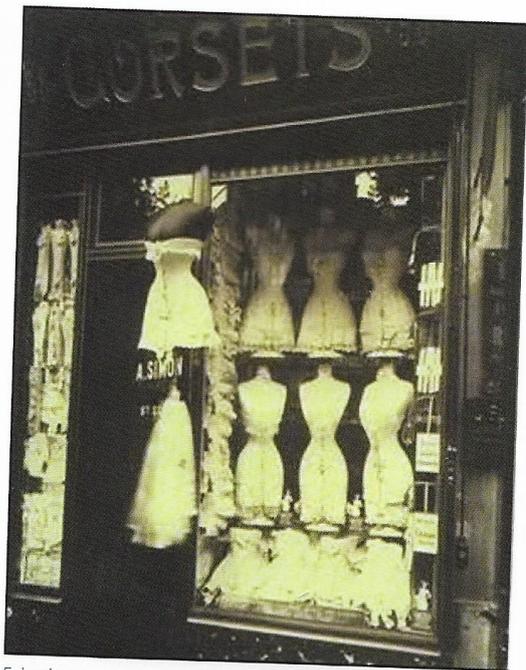
Jupiter (Musée d'Arles)



Enluminure

Quasiment partout sur la planète, le blanc renvoie au pur, au vierge, au propre, à l'innocent (être blanc comme neige, n'avoir rien à se reprocher). Dans certaines régions, la neige a renforcé ce sentiment d'uniformité, d'homogénéité que procure le blanc ; non souillée, elle s'étend uniformément sur les champs en prenant un aspect monochrome. Aucune autre couleur, dans la nature, n'est aussi unie : ni le monde végétal, ni le ciel, ni la mer, ni les pierres, ni la terre... Seule la neige suggère la pureté, et, par extension, l'innocence et la virginité, la sérénité et la paix. Aux XIV^e et XV^e siècles, dès la guerre de cent ans on a brandi un drapeau blanc pour demander l'arrêt des hostilités, le blanc s'opposant alors au rouge de la guerre. Constante au fil des temps cette dimension symbolique est devenue universelle.

Pendant des siècles, le blanc a été assimilé à une garantie de propreté. Toutes les étoffes qui touchaient le corps (draps, linge de toilette, ce que l'on nomme aujourd'hui sous-vêtements, se devaient d'être blanches, pour des raisons d'hygiène (le blanc assimilé au propre, le noir au sale), mais aussi pour des raisons pratiques. Comme on faisait bouillir les étoffes pour les laver, et notamment celle de lin, de chanvre et de coton, celles-ci avaient



Enluminure

tendance à perdre leur teinte originelle, le blanc restait la couleur la plus solide et la plus stable.

Jamais nos arrière-grands-parents ne se seraient couchés dans des draps qui n'auraient pas été blancs ! Le passage à la couleur s'est fait en douceur ; on a d'abord toléré quelques teintes douces, des tonalités pastel - des demi-couleurs - en quelque sorte. Puis on a eu recours aux rayures, artifice classique pour briser la couleur avec du blanc et l'atténuer. Cependant on a toujours cherché à aller au-delà du blanc ; Coluche s'en moquait dans l'un de ses sketches : « Plus blanc que blanc ça doit être troué ! » Aujourd'hui on utilise parfois le bleu pour suggérer « l'au-delà du blanc » (le freezer des réfrigérateurs, les bonbons menthe très forts, les glacières que l'on dessine sur les cartes en bleu sur le fond blanc de la neige...)

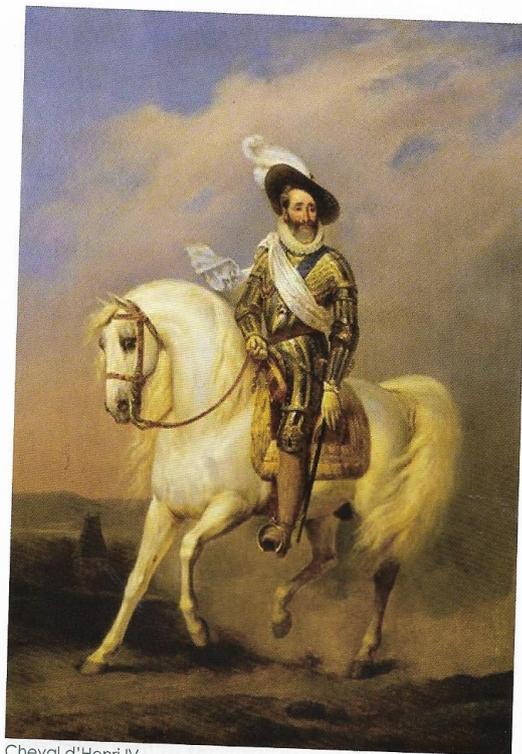
Les souverains qui tenaient leur autorité de la puissance divine ont adopté la couleur blanche, et l'ont choisie comme une manière de se distinguer : dans les armées très colorées, sont blancs, l'étendard et l'écharpe royaux, la cocarde de Louis XVI, le panache blanc et le cheval d'Henri IV... Aujourd'hui encore, les membres de certaines sectes, adoratrices de la lumière, choisissent cette couleur pour leurs rituels (Scientologie, Ku Klux Klan et bien d'autres). L'autre face symbolique est le blanc de la matière indécise, celui des fantômes et des revenants. Il y a aussi le blanc du grand âge,

celui des cheveux qui blanchissent indique la sérénité, la paix intérieure et la sagesse. Le blanc de la mort et du linceul rejoint ainsi le blanc de l'innocence et du berceau. D'ailleurs en Asie comme dans une partie de l'Afrique, le blanc est la couleur du deuil.

Le blanc aussi enjeu social ; la blancheur de la peau a toujours agi comme signe de reconnaissance. Jadis, puisque les paysans qui travaillaient en plein air avaient le teint hâlé, les aristocrates dans les sociétés de cour, se devaient, pour bien s'en distinguer, d'avoir la peau aussi blanche que possible, s'enduisant de crèmes, poudrant leurs perruques. Plus tard, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la tendance s'inverse carrément. Les ouvriers, travaillant en usine ont alors la peau blanche, l'élite, pour s'en démarquer, va s'adonner au bronzage lors des bains de mer.

On voit que les racines symboliques du blanc - lumière divine, innocence, pureté - sont quasiment universelles et remontent très loin dans le temps ; sans le savoir, nous y sommes toujours rattachés.

Dans un prochain numéro, nous utiliserons les crayons de couleur vert, jaune et noir accompagnés d'un complément pour quelques « demi-couleurs ».



Cheval d'Henri IV